

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

HONNEUR ET PATRIE ?

PRIX

de
L'ABONNEMENT
3 patacons par mois.

BUREAU

du
JOURNAL
Rue 25 Mai No. 67.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Vendredi—Priso de P. St-Espirit (Vendée) par le général Westerman [1795.]

MONTEVIDEO.

REMARQUE IMPORTANTE.

Il y a aujourd'hui DIX-SEPT jours qu'Orsibe a assuré qu'il serait dans QUINZE jours à Montevideo.

JUAN MANUEL DE ROSAS.

Rosas est né à Buenos-Ayres d'une famille distinguée de propriétaires. Ses parents ne lui firent donner aucune éducation; il entra, comme commis de boutique, chez don Ildefonso Paso, qui lui donna quelques leçons d'écriture; à quinze ans, il commit quelques fautes domestiques, et sa mère, qui est une dame respectable, aux mœurs patriarcales, lui fit donner 25 coups de fouet, et l'envoya à son estancia, sous les ordres d'un mulâtre, son capataz. Quoiqu'il montrât beaucoup d'activité dans les travaux de la campagne, comme il dépensa mal à propos diverses sommes qui appartenaient à ses parents, mais dont il n'avait pas le droit de disposer, ceux-ci le rappelèrent à la ville, et le surveillèrent sévèrement pour ses malversations; mais Rosas, qui écoutait les plaintes de ses parents à la porte de l'habitation qu'ils occupaient, les laissa dire, et, pour toute réponse, abandonna derrière la porte son poncho, pièces d'étoffe qu'ils lui avaient donnée, et, montant à cheval, disparut comme un éclair.

PROUILLETON.

UNE HAINE A BORD.

NOUVELLE MARITIME.

III.

L'ORDRE DE DEBARQUEMENT.

(Suite.)

—Que se passe-t-il donc ? demanda le commandant de cette voix claire et brève qui faisait tressaillir l'équipage lorsqu'il dirigeait la manœuvre.

Un silence profond suivit ce peu de mots :

—Que se passe-t-il à bord, lieutenant ?

—M. Fargeolles refuse de se rendre aux arrêts.

—Rendez-vous aux arrêts, monsieur Fargeolles ! dit l'officier supérieur, dont un coup d'œil sévère dispersa les groupes de curieux.

Fargeolles obéit aussitôt.

Il fallut que Jules rapportât en détail ce qui venait d'arriver ; il le fit sans rien dissimuler ; mais les regards et les inflexions de voix se traduisaient mal : le commandant lui donnait tort.

so révoltant ainsi contre l'autorité paternelle.

Rosas, chassé par ses parents de leur estancia, comme malversateur, arriva dans ce pays, alors province orientale, vers 1814 ou 1815, protégé par don Luciano Gaete, pour se placer comme majordome dans une estancia. Rosas ne put trouver d'emploi, et retourna dans la campagne de Buenos-Ayres. Il resta quelques temps errant dans la campagne, menant, comme on dit ici, la vie de Gaucho. Dans une de ses excursions, il fut rencontré par le docteur don Luis Dorrego, frère du malheureux [gouverneur de ce nom, qui avait des rapports d'amitié avec la maison paternelle de Rosas. Don Luis Dorrego, voyant Rosas dans une position aussi malheureuse, et le prenant en pitié, lui proposa de venir dans un de ses saladeros et d'y travailler, avec une part dans les bénéfices de l'entreprise. Rosas accepta cet offre, et s'installa dans l'estancia de don Luis Dorrego, où il fit connaissance avec le docteur don Manuel Vicente Maza, qui le prit en affection, et lui donna des leçons d'écriture et d'arithmétique.

Ainsi les hommes qui ouvrirent la route à Rosas, et qui, comme on le verra par la suite, le protégeaient constamment, et qui l'élevèrent même à des emplois distingués dans la province de Buenos-Ayres, furent Dorrego et Maza. Rosas a payé ces immenses bienfaits, en faisant tuer Maza à coups de poignard, après avoir fait fusiller son fils, et en proscrivant la tête de D. Luis Dorrego, qui échappa miraculeusement à la Masborca, en se réfugiant dans cette ville de Montevideo; Rosas l'avait de-

—L'on ne traite pas un officier d'impertinent, lui dit-il, on ne le punit pas à la légère, quand indigné d'une pareille épithète, il laisse apercevoir son mécontentement ; enfin on ne donne pas à tout un équipage le spectacle d'un scandale pareil à celui que ma présence vient de faire crever. Mais, avant tout, on ne lève pas les punitions infligées, c'est de plus mauvais effet en discipline. M. de Fargeolles passera vingt-quatre heures aux arrêts, Gaussard ne sortira point des fers, et vous, lieutenant, vous serez assigné à bord jusqu'à nouvel ordre.

¶ Jules resta atterré ; M. de Kergal descendit sans ajouter un mot.

Fargeolles avait atteint son but. Depuis qu'il cherchait à faire le mal, non plus seulement par instinct mais par calcul, il avait résolu d'attendre une occasion de rupture telle qu'il n'eût que les derniers torts aux yeux du commandant.

L'heure venue, il profita de la plus simple circonstance pour faire naître la scène qu'on vient de lire. Il avait vu que le canot de l'officier supérieur suivait de près celui de Gaussard, et il avait combiné son plan en conséquence. Le lendemain, il justifia sa conduite auprès du comman-

claire sauvage unitaire; tous ses biens étaient confisqués. Tant il est vrai qu'un mauvais fils ne peut jamais être un ami reconnaissant, un époux fidèle, un bon citoyen.

Après avoir séjourné dans l'habitation de Dorrego, il changea le nom qu'il tenait de sa famille, ce qui, dans nos mœurs, est regardé justement comme une impiété domestique. Le nom de ses ancêtres et de son père était Ortiz de Roxas, et lui, il signa Juan Manuel Ortiz de Rosas; il completa ainsi le scandale de sa rébellion filiale et ses attaques contre des parents honorables, dont il se déclara l'ennemi acharné; cette haine durait encore il y a quelques années. Il ne les visitait jamais, et profitait de toutes les occasions pour les calomnier et les mépriser. Chez Rosas, l'instinct le plus vigoureux est la vengeance, et celui qui lui a fait la plus légère offense personnelle est sûr de son éternelle rancune.

Dans l'établissement à sa charge, il établit une espèce de système militaire, selon les notions confuses qu'il avait d'une pareille organisation, et il forma ainsi peu à peu ces espèces de fiefs ou de colonies militaires, qui ont servi depuis de base à sa puissance. Il ne fallait d'autre titre pour faire partie de sa colonie, que d'aimer Rosas, ou d'être en lutte contre les autorités, pour crimes civils, ou pour suite de la recrue ou du service militaire, Rosas recevait, cachait et protégeait tous ces bandits, mettant en jeu pour cela ses relations personnelles, qui ne laissaient pas d'être puissantes, non seulement à cause de sa nombreuse parenté, dans laquelle on comptait les An-

dant de manière à lui inspirer de nouvelles préventions contre le lieutenant.

Ainsi commença pour celui-ci une existence vraiment douloureuse. Tous ses actes furent contrôlés avec cette sévérité qui est si voisine de l'inquisition. C'était une punition intolérable. Quand ses quinze jours de consigne furent passés, quand il descendit à terre pour la première fois, il en parla avec amertume devant Antoine et M. de la Rizière.

—C'est horrible ! disait la jeune fille.

—Je vous sauverai, monsieur Renaud, s'écria l'administrateur; le gouverneur vous estime, je lui ai parlé de vous; vous n'avez qu'à solliciter votre débarquement pour l'obtenir, car je ne manque pas de crédit, et j'appuierai votre demande avec chaleur.

—Je vous remercie, monsieur, dit le lieutenant avec émotion; c'est un enfer, en effet, il faut en sortir.

Le lendemain, Jules allait demander au commandant de Kergal l'autorisation de faire les démarches nécessaires pour débarquer.

—Je ne les favoriserai point, monsieur; mais je n'y mettrai point d'obstacles, répliqua austèrement l'ad-

chorenas, hommes dont le prestige était grand dans la province, mais aussi à cause de son amitié et de son association avec don Luis Dorrego, personnage important par lui-même et par son frère le colonel don Manuel Dorrego, qui, à cette époque, était déjà un des premiers personnages politiques et militaires.

Rosas se prononça, dès sa première jeunesse, contre la révolution du 25 mai 1810, qui avait pour but d'abattre la domination espagnole. Aussi le vit-on étranger à tous les sacrifices que les patriotes firent à cette époque pour assurer l'indépendance américaine. Rosas, retire dans l'estancia qu'il administrait, ne concourut en rien à cette grande œuvre; tout au contraire, il faisait des vœux ardents pour le triomphe du pouvoir colonial, et, quoiqu'il n'osât pas combattre la révolution en face, il entravait de tout son pouvoir et discréditait ses mesures, principalement en paralysant la route faite pour les armées dirigées sur la Bande Orientale et le Pérou dans le but de combattre les Royalistes, et en protégeant les soldats déserteurs qui venaient à son estancia. Il ne se reconcilia avec la révolution que lorsqu'il commença à jouer un rôle dans la province de Buenos-Ayres; il a toujours gardé rancune au 25 mai, haine qu'il manifeste, soit en le dépouillant, à la célébration, du plus brillant de ses souvenirs, soit en prétendant que ce fut une simple émeute pour établir une junte de sécurité et de défense, comme celles qui s'élevèrent en Espagne pour la défendre contre l'invasion de Napoléon, et que, loin de vouloir l'indépendance et la liberté américaines, les patriotes de 1810 travaillèrent uniquement pour conserver l'intégrité de ses domaines au captif de Valençay, Ferdinand VII d'Espagne. Enfin Rosas ridiculisa la fête de mai, au moyen des danses mimiques de nègres africains autour de la pyramide de la place de Buenos-Ayres, qui, toute pauvre d'architecture qu'elle est, est un monument sacré pour les Américains, parce qu'elle est le symbole

de la pensée émancipatrice et régénératrice des Américains.

Rosas resta obscur jusqu'en 1820; époque de bouleversement et de convulsions pour la province de Buenos-Ayres; mais, dès qu'il mit le pied sur la scène politique, il se rendit coupable d'une infâme perfidie, la première de celles qui l'élevèrent à la fortune, à défaut de services et de vertus civiles.

A. DELACOUR,
traducteur.

(La suite au prochain numéro.)

NOUVEL INCIDENT.

M. le commodore Purvis vient d'apprendre une circonstance qui le met dans la nécessité de demander à Oribe des éclaircissements précis.

Un agent, qui se dit Anglais, s'est présenté au camp d'Oribe, demandant le grade de colonel, avec l'obligation de fournir au dehors un bataillon d'étrangers. Ce colonel s'est rendu à la villa du Cerro, où il a voulu engager de force un Anglais. Sur le refus de celui-ci, il le tua immédiatement.

Nous apprenons qu'hier une commission anglaise et une commission française ont été envoyées au camp d'Oribe. La commission anglaise a pour but de demander des explications précises sur le meurtre de l'Anglais commis au CERRO.

La commission française doit exiger l'exhibition des cadavres de nos deux malheureux compatriotes. Mais qui empêchera Oribe de leur présenter d'autres cadavres? Il serait nécessaire qu'ils fussent reconnus par des gens habitués à les voir; cela est indispensable. M. le vice-amiral français sait fort bien où s'adresser pour trouver quelques-uns de nos compatriotes qui connaissent parfaitement Myrier et Jean-Baptiste.

voyez vous, le diable ou M. Fargeolles, c'est la même chose, pour dire la vérité.

Papillon, à quelques pas de là, pleurait à chaudes larmes.

Les matelots regardaient de loin l'effet que produisait sur Jules l'éloquence de leur ambassadeur; le jeune lieutenant voyait avec une vive émotion l'anxiété peinte sur ces mâles figures.

— Il n'y a encore rien de fait, répondit-il; laissez-moi, Gausard.

— Je vous laisse, lieutenant, dit le gabier; mais si vous aimez votre mère ou votre future, pensez que nous sommes ici deux cents que vous sacrifiez si vous les quittez.

— Je me sacrifierai moi-même, murmura l'officier.

Quand le vieux gabier de beaupré s'éloigna, une larme de reconnaissance roulait dans ses yeux. Deux minutes après, un murmure de joie faisait frémir les passavans de la Sétère.

— Papillon? dit Jules.

Le mousse s'approcha en souriant et en essuyant sa dernière larme avec la manche de sa chemise.

— Tu es tout entendu?

— Tout, mon capitaine.

— Tu vas aller chez M. de la Rivière.

— Oui, capitaine.

— Tu lui diras d'arrêter l'effet de ma demande chez le gouverneur; il te demandera pourquoi. Sais-tu ce qu'il faut lui répondre?

ENCORE UN TOUR DE L'HONNÊTE ROSAS.

Nos amis de Buenos Ayres sont dans l'inquiétude; nous les tranquillisons. Rosas, qui ne rougit de rien, a eu l'impudence de faire publier que mille Français avaient été faits prisonniers dans la sortie du 5 courant et on a célébré par son ordre, au son des cloches et des musiques, au bruit des pétards et des fusées, surtout aux hurlements de sa mashorca, l'égorgeement des prisonniers. Tout est mensonge dans cet infâme tyran, depuis le titre qu'il porte, jusqu'à la moindre nouvelle qu'il fait publier par ses journaux.

La vérité est, comme nous l'avons déjà dit, que deux malheureux volontaires sont tombés, par leur imprudence, et non autrement, au pouvoir de l'ennemi; on sait aussi de quelle affreuse manière les assassins salariés par Rosas ont profité de ce funeste événement.

Mais il y a pour nous, dans la conduite du bourreau de Buenos-Ayres, plus que la puérile satisfaction d'annoncer un fait d'armes à l'avantage de ses troupes; son véritable but est d'insulter nos agents. Comment expliquer autrement l'affliction qu'il met à dire que les mille prisonniers sont français? Que notre ministre résident veuille bien se rappeler les discours prononcés par les représentants de Rosas au mois d'octobre, les cris de mort aux étrangers poussés sous ses fenêtres; le silence gardé sur son intimation du 15 décembre; le mépris fait de ses réclamations au sujet des indemnités, et il verra que la dernière orgie de Rosas, pour célébrer l'égorgeement des mille prisonniers français, n'est que la conséquence du système qu'il poursuit avec autant de persévérance que d'effronterie envers notre pays.

Rosas a cependant oublié une chose, c'est de dire que notre drapeau aussi avait été pris. Il réserve sans doute cette nouvelle pour son prochain bulletin militaire. Honnête Rosas!

NOUVELLES DE BUENOS-AIRES, 8 JUILLET.

FACETTES DU BRITISH-PACKET.

Le rédacteur d'un des journaux officiels de Rosas, le British-Packet, nous paraît atteint d'une folie incurable. Nous le recommandons charitablement, en désespoir de cause, à l'attention scientifique de MM. les docteurs médecins et chirurgiens de la faculté de Buenos-Ayres. Pour l'amusement de nos lecteurs, nous reproduisons aujourd'hui quelques paroles incohérentes échappées au rédacteur d'une feuille aussi estimable, dans son numéro du 8 juillet dernier:

« Les vents contraires qui ont régné nous ont privé de nouvelles de Montévidéo, pendant la semaine. Hier,

— Oui, certainement. Je dirai que c'est Gausard, l'équipage, nous tous ..

— C'est bien; le canot passe, pars avec et reviens vite!

— Tout est consommé, pensa Jules en soupirant; pauvres gens! s'ils savaient ce que je souffre, ils se dévoueraient peut-être! mais prenons courage!

La journée ne se passa point sans que Fargeolles eût encore trouvé le moyen de blesser au vif son ancien collègue.

Papillon revint à six heures du soir; il était joyeux et fier du message qu'il rapportait; en remettant à son maître une lettre d'Antonio, il se pencha à son oreille:

— On m'a bien fait promettre de n'en jamais parler, dit-il; je serai discret; capitaine, ne craignez rien.

— Bien, mon enfant, répondit l'officier, qui décacheta le billet avec émotion et lut ce qui suit:

« Il est des circonstances où l'intention justifie les démarches les plus inconvenantes. Je suis coupable, je lo sens de vous écrire, monsieur; mais je veux vous sauver de l'abîme où vous vous précipitez aveuglément. Au nom des sentiments que vous dites avoir pour moi, je vous en conjure, débarquez! Je frémis en pensant qu'une magnanimité exagérée peut vous retenir encore. Votre sacrifice d'ailleurs serait inutile. Loin d'arrêter votre demande, mon père en pressera l'effet; je l'y ai déterminé. Moi-même je vais parler à la fille du gouverneur, qui est mon amie. Nous réunissons. Je sais que la corvette doit

ficier supérieur; sachez seulement que nous ne tarderons pas à mettre sous voiles.

Jules se hâta de déposer une demande officielle entre les mains du commandant. Fargeolles l'apprit.

— C'est trop tard! pensa-t-il. Il y a deux mois, je me serais réjoui de son départ, car la lieutenance me serait revenue de droit; mais aujourd'hui il ne s'agit plus de lieutenance entre nous, je le hais, il restera!

Fargeolles fit répandre dans l'équipage le bruit du débarquement de Jules. Une heure après, Gausard se présenta devant celui-ci. L'honnête gabier ôta d'abord son chapeau, puis le replaça sur sa tête, et enfin se croisa les bras sur la poitrine avec une sorte de stupéfaction.

— Ah ça, lieutenant, dit-il d'une voix lente et saccadée, il n'y a donc plus de bon Dieu! Non, il n'y en a plus, si ce qu'on dit est vrai! On dit que vous nous abandonnez! Voilà que M. Labranche s'en est allé dans l'autre monde, et vous nous quittez aussi! Tout ce qu'il y a de bon à bord nous plaint là! On nous largue en grand, comme un corps-mort. Nous ne sommes donc rien, nous autres qui nous serions fait hacher pour vous jusqu'au dernier! Si vous débarquez, nous désertons tous. J'aime mieux ça! autant être fusillé une bonne fois et qu'il n'en soit plus question! Vous ne dites rien, lieutenant? Je le vois, Papillon n'a pas menti. Eh bien! vous pourrez compter que vous serez l'auteur de notre misère. L'équipage m'a chargé de vous le dire: le jour où votre sac sortira du bord, le diable mettra son grappin sur nous; car,

« le paquebot de S. M. B. *Le Cockatrice* est arrivé. Nous apprenons par ce navire que, dans la matinée du jour de son départ, le général Paz, avec les nègres, les Français et les Italiens, a fait une nouvelle sortie, dont le résultat a été plus désastreux encore que celui de la journée du 2 Juin, et qui a fourni d'abondantes occasions d'installer de nouveau un magnifique spectacle funéraire; — mais, comme la Légion, en déconfiture complète, venait de rentrer au moment du départ du paquebot, nous sommes obligés d'attendre une autre arrivée, pour donner de plus amples détails. »

Le pauvre fou a des idées si peu suivies, que, dans son rêve, il a oublié la légion Argentine, l'Union et la garde Nationale qui ont si brillamment concouru à cette journée dont nous nous applaudissons. Peut-être aussi que la fièvre du pamphlétaire ressemble à l'hydrophobie, et qu'il a eu, au-delà de son amour propre par cet oubli volontaire. Pour arriver à ce résultat, le spirituel journaliste aurait grand besoin d'un ratelier complet. Les Rosistes pourraient, à cet effet, ouvrir une souscription.

A. DELACOUR.

NOUVELLES DU SOIR.

NOUVELLES.

La femme de don Casimiro Miranda, se rendant à Montevideo, s'est approchée d'un groupe de soldats d'Oribe, dans lequel il se faisait un grand bruit; elle vit avec horreur un homme qu'on ouvrait tout vivant. Cette femme se mit à pleurer et demanda quel était ce malheureux Oriental. — Un des assistants lui répondit: Ne vous affligez pas, c'est UN SAUVAGE FRANÇAIS.

— La corvette impériale *REGENERATION* a dû mettre à la voile, le 24 juin, de Rio-Janeiro pour le port de Montevideo. Elle amène dans cette ville le nouveau ministre brésilien, *Cassiano de Sabinho*.

— Les soldats d'Oribe ont incendié le magnifique saladero connu sous le nom de *Saladero de Pérez Muñoz*.

NOUVELLES DIVERSES.

LA COMETE A LISBONNE.

On écrit de cette capitale du Portugal: la comète qui n'a fait qu'étonner Londres et Paris, a été pour nous un sujet d'épouvante. Le 24 mars, à huit heures du soir la foule se pressait sur les montagnes voisines pour contempler l'immense appendice caudal de cet astre qui se détachait en zigzag lumineux sur l'azur de notre beau ciel, lorsque des cris, partis d'un groupe qui observait le phénomène, à l'aide d'un télescope anglais, annoncèrent que les observateurs venaient de découvrir le noyau longuement vainement cherché à la vue simple. Il n'en fallut pas de

vantage pour mettre tous les curieux en mouvement; mais quelle ne fut pas la terreur des assistants, lorsqu'à l'extrémité occidentale de cette bande lumineuse, on vit poindre tout à coup un globe de feu, dont les gigantesques proportions s'accrurent si rapidement, qu'il surpassa bientôt en éclat et en dimension, le soleil même. Le météore igné, car c'en était un, était de couleur de sang, le centre continuellement agité comme une mer courroucée, lançait en rayon des étincelles, scintillantes comme les étoiles et retombant par milliers sur la terre. On ne saurait en donner une idée plus juste qu'en comparant ce météore à ces pièces d'artifice qui tournant sur elles-mêmes projettent ça et là de leur circonférence une infinité de feux rougeâtres et brillants. Aux cris de surprise succédèrent les cris de terreur; « c'est la fin du monde, dit un moine dont la haute stature dominait le groupe. — A genoux! » et le peuple s'agenouilla comme un seul homme; mais cette frayeur générale ne tarda pas à se répandre dans tous les quartiers de la ville; les églises furent ouvertes de vive force, le peuple s'y précipita, en poussant de vives acclamations; la garnison prit les armes, car on redoutait le désordre qui pouvait être la conséquence de cette agitation populaire; mais l'effervescence se calma seule; au bout de quelques minutes le globe lumineux avait disparu! la comète était fort innocente de cette grande consternation, ce n'était pas son infatigable noyau qu'on avait aperçu du haut de la montagne, c'était simplement une de ces globuleuses *aggrégations électriques* dont la formation dans l'atmosphère s'explique naturellement par les chaleurs étouffantes que nous subissons ici depuis bientôt deux mois.

(Revue du Havre.)

Nous avons reçu la lettre suivante de notre correspondant d'Oran, en date du 15 avril:

« Il s'est passé, sur les frontières du Maroc, des choses graves, mais nous manquons de détails bien positifs. Il paraît que les Marocains nous sont toujours hostiles. Le général Bedeau, à la tête d'une colonne de mille hommes, s'était rendu dans quelques tribus situées au sud-ouest de Tlemcen sur les limites du Maroc. Pendant une halte faite dans ce pays, nos troupes furent inopinément entourées de montagnards armés, cela va sans dire, car l'Arabe ne marche pas sans son fusil, soit qu'il aille au marché ou au labour. Ils se mêlèrent à nos soldats, auxquels ils faisaient mille politesses; beaucoup de ces montagnards appartenaient au Maroc. Le nombre des visiteurs grossissant, M. le général Bedeau eut quelque défiance; il voyait d'ailleurs un empressement qui l'étonnait; aussi se hâta-t-il de mettre sa colonne en marche, afin de regagner Tlemcen, satisfait d'ailleurs de l'accueil que lui avaient fait les tribus. Cependant il crut devoir prendre des précautions

— Nous nous sommes réconciliés devant le commandant et la place que vous appelez votre vous serait rendue si je débarquais.

— Vous m'avez injurié depuis, il m'en souvient. Vous m'avez vexé en service et hors du service. J'ai toujours compté vous en demander raison. Seulement je n'ai pas voulu que Saint-Den sût de vos vœux et de vos querelles. J'attendais notre première relâche afin de vous proposer une affaire réellement sérieuse. Votre débauchement, d'ailleurs, serait une trahison nouvelle. Vous savez que j'ai des projets de mariage: vous voulez les faire manquer en restant à terre. Vous ne lâchez que ça, vous dis-je, où je vous tiens pour un lâche!

— Monsieur, répondit Jules, je mépriserais souverainement vos accusations d'injustice et de lâcheté, car, à moi, du moins, vous n'en imposerez pas. Quand nous nous trouverons sur un terrain convenable, je serai toujours prêt à me mesurer contre vous. En attendant, je tiens à conserver mon libre arbitre et mon indépendance. Dans le cas où la corvette appareillerait sans moi, vous me retrouveriez à Bourbon au retour.

— Qui sait? interrompit Fargeolles.

— Mais ne dites-vous point tout à l'heure que je vous fais épouser la femme que vous avez l'audace de convoiter?

— Moi! Non, monsieur. J'ai dit que vous voudriez entraver mon mariage. C'est par des calomnies, monsieur, par des manœuvres basses et tortueuses que vous tenteriez de l'empêcher, quoique j'aie la promesse de Mme de la

et deux compagnies furent embusquées sur les derrières de la colonne. Cette mesure était sage, car il y avait fort peu de temps que la colonne était en marche, lorsque l'arrière-garde fut assaillie par un ennemi nombreux et acharné. La colonne fit volte-face et prit l'offensive. Les Arabes paraissaient disposés à soutenir le combat; mais, pris à dos par les compagnies embusquées, ils furent mis en déroute, perdant beaucoup de monde.

« Nous avons eu dans cette affaire une trentaine d'hommes hors de combat. » (Idem.)

— Ce que nous trouvons de plus intéressant dans les dernières nouvelles des Etats-Unis, qui vont jusqu'au 8 avril, est une correspondance de M. Webster avec M. Everett, l'envoyé d'Angleterre. Nous en citerons ce passage, où se trouve formellement annoncé le refus de se soumettre tout aussi bien au droit de visite qu'au droit de recherche sur lequel on a voulu établir des distinctions au parlement anglais:

«... Enfin, le gouvernement des Etats-Unis, non seulement n'a pas concédé de droit de visite ou de recherche, mais il n'admet pas même que le droit de visite puisse être bien distingué par des règles et des définitions du droit de recherche. Il n'admet pas que la visite des bâtiments marchands américains, par les croiseurs anglais, soit fondée sur un droit, quoique le croiseur ait pu supporter que ces bâtiments soient ou anglais, ou brésiliens, ou portugais. Il ne peut que voir, que la détention et la visite des bâtiments américains par les croiseurs anglais ayant déjà conduit à de fâcheuses conséquences, il serait à craindre que, si le droit de visite était continué, il ne conduisit à d'autres conséquences plus fâcheuses encore pour le commerce loyal des Etats-Unis. »

[Commerce.]



Demain nous donnerons le résumé de la correspondance du général Rivera. La désertion est énorme dans le camp ennemi: le général Rivera est complètement satisfait de la conduite de ses soldats.

— Le général Rivera a présenté plusieurs fois la bataille à la cavalerie ennemie, qui l'a refusée.

— Le colonel Centurion, dans le département de Soriano a battu une force ennemie: il a tué 57 hommes, fait 25 prisonniers, et saisi 300 chevaux.

Rizière, apprenez-le. Vous, épouser sa fille! Elle sait trop bien que vous êtes un misérable! Et Antonine voudrait-elle d'un homme qui déserte son navire et sa position de lieutenant pour faire un duel?

— Avez-vous outragé, malheureux! vos injures sont ignobles comme vous-même! Il n'y a ici de traître et d'homme méprisé par Antonine que vous.

— Vous êtes mon chef; nous avons autour de nous des témoins; une réponse telle que vous la mériteriez s'attendrait; vous me tradiriez devant un conseil de guerre; mais il fait nuit nuit, heureusement, et je vous crache au visage! dit Fargeolles en exécutant sa menace.

Jules bondit de rage à sa poursuite: il ne put l'atteindre: l'enseigne avait disparu par le panneau de l'arrière.

Le jeune lieutenant ne dormit pas de la nuit.

Au point du jour, le cabestan grondait, le chaîne de la Sèvre s'y enroulait anneau par anneau; les voiles, déjà larguées, pendaient en faisceaux sous les vergues, quand un grand canot du port armé de nègres vigoureux, poussa de terre en se dirigeant vers la corvette.

Il conduisait à bord M. de la Rizière, qui courut à Jules dès qu'il fut monté sur le pont.

— Voici votre ordre de débarquement, lui dit-il; mon canot vous attend au bas de l'échelle.

[La suite au prochain numéro.]

partir demain, tenez-vous prêt à la quitter. Mon père lui-même en portera l'ordre au dernier moment. Obéissez! Jules, je le répète, au nom de notre... (Ici le mot était effacé), au nom de Dieu, que je prie pour vous

ANTONINE.

— Ce billet écrit à la hâte et d'une main tremblante ebranla Jules dans sa résolution; il n'osa cependant donner à Papillon l'ordre de faire ses malles, mais il alla s'enfermer dans sa chambre et les fit lui-même.

Quand il remonta sur le pont, encore indécis, mais prêt à tout événement, dix heures du soir venaient de sonner. Fargeolles arriva de terre et alla remettre au commandant une dépêche de la part du gouverneur. C'était l'ordre d'appareiller au point du jour. Jules reçut immédiatement celui de prendre les dispositions nécessaires.

Un instant après, Fargeolles s'aborda:

— Un mot, s'il vous plaît, monsieur Renaud, dit-il en affectant de ne point se servir du titre de lieutenant.

— Parlez, monsieur, dit Jules.

— On part demain; vous voulez débarquer, je le sais.

Madame de la Rizière m'a dit que son mari appuie votre demande, et que l'ordre arrivera sans doute au dernier moment. Vous voyez que je suis bien informé.

— Où voulez-vous en venir, monsieur? Les démarches que je puis faire ne vous touchent en rien, ce me semble!

— Mille pardons, monsieur! s'il faut vous rafraîchir la mémoire, je l'essaierai. Nous nous sommes battus, vous m'avez blessé; j'étais second vous avez pris ma place.

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 12 juillet.

Le vapeur de guerre anglais *Aréat*, est sorti pour Rio de Janeiro.

Packet anglais *Onatrix*, de Buenos-Ayres et de la Colombie.

Brick de guerre anglais *Fantôme*, de la Colonie.

Entrées du 13 juillet.

Brick espagnol, *Industria*, 120 ton., cap. Augustin Mazistani, sorti de Malaga le 12 mai, et de Janeiro le 20 juin, consigné à Bujaros.

Barque sarde *Victorias*, 253 ton., sortie de Gênes le 3 mai, à D. Vicente Gianello.
4 bâtiments de malocado avec bétail.

AVIS DIVERS

AVIS.

Madame Chastalet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, à l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, remettra à neuf les marabouts; l'on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

AVIS.

Les personnes qui ont des affaires d'intérêts avec le défunt Pierre Tabet, sont invitées à se réunir lundi prochain 17 du présent mois, dans la maison de M. Jean Laroux, derrière le théâtre neuf, à midi précis, pour prendre une résolution définitive.

AVIS.

Les personnes qui devront pour comptes, billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, qu'ils en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

AUX LEGIONS ETRANGERES.

Démonstration de la répartition des terrains offerts.

Le gouvernement de la république et les chambres ont décrété, avec force de loi, que la présente guerre terminée, il serait donné en propriété et à titre de récompense aux légions française et italienne, et à tous les étrangers qui s'armèrent comme elles, VINGT LIEUX DE TERRAINS DE PROPRIÉTÉ PUBLIQUE SUR LE LITTORAL DE LA REPUBLIQUE. — Remarquons en passant que c'est sur le littoral, c'est-à-dire sur les côtes de la république, où les terrains ont une plus grande valeur. Il leur a été promis également 50,000 têtes de bétail.

Laisant de côté l'examen de la répartition de ce bétail dont le calcul est très facile, je le ferai seulement à l'égard des terrains.

Chaque lieue de terre dans le pays contient soixante cadres de hauteur et soixante cadres de base; ce qui fait 3,600 cadres en superficie ou carrés; cette somme multipliée par 20, qui est le nombre de lieues, donne un total de 72,000 cadres carrés. Eh bien! En supposant que les légionnaires étrangers soient au nombre de 3,800, chaque individu aura indubitablement pour sa part environ dix-neuf cadres de terrains. Pour peu que cela vaille, on peut calculer que chaque varre carrée vaut un réal, la valeur en est beaucoup plus élevée, puisque nous avons vu M. Lafone vendre à deux réaux (argent) la varre carrée de ses terrains à *La Barra del Pantano*. Chaque cadre contient 10,000 varres carrées, les dix-neuf cadres font 190,000 varres, qui à un réal, présentent une valeur de 23,750 piastres; récompense magnifique assurément quand même on en diminuerait la valeur de moitié,

en calculant à un demi réal la varre, puisque cela produirait encore environ 12,000 piastres pour chaque individu. Si l'on joint à cela le produit qui sera tiré d'une aussi grande étendue de terrain par plus de 3,000 hommes laborieux, la valeur monte à une hauteur prodigieuse. Chaque soldat aura obtenu cette récompense, en défendant sa vie contre les couteaux des égorgeurs, qui ont juré d'exterminer les étrangers et leurs familles; il aura de plus conquis pour toujours l'amitié et l'estime d'un peuple généreux et reconnaissant.

Ma démonstration mathématique est, j'en suis sûr, claire et vraie.

Un ami des Légionnaires.

AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, du jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,
Adre. Barriere.

VENTE.

On désirerait vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de monsieur Richard et Demet, situé rue de la Fédération Plata, à 2 1/2 cuadre de la place de la Victoire.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

S'adresser à Montevideo, rue de los trenta y tres, au magasin de meubles en face du café de Comercio.

Changement de domicile.

La lithographie de l'Etat, a transféré son domicile de la rue de las Cámaras à celle du 25 de Mayo, n. 221, au 1er étage de la maison de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

La protection que le gouvernement a daigné prêter à ce nouvel établissement est une preuve qu'il n'épargnera aucun soin pour satisfaire les personnes qui désireront l'occuper en tout ce qui concerne cette profession; soin, promptitude et prix modérés.

Changement de domicile.

Madame Mortet accoucheuse vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

Se alqu'a un cuarto de alto, con muebles ó sin ellos para hombre solo, con ventana en la calle del 25 de Mayo; en esta imprenta del Patriota frances darán razon.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la *arsouillade*, le *Chant du Départ*, le *Veïlous au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

Une nourrice française dont le lait n'a que quinze jours, désire trouver un enfant pour nourrir chez elle. S'adresser à côté du café de l'Immortel, chez M. Jean Julien à la pasteria.

CHIEN PERDU.

Un chien de six mois, poil long et blanc oreilles rouges, le dessous du cou rasé. La personne qui le ramènera, rue du Cerrito n. 152 ou qui pourra donner connaissance de la personne qui le retient, recevra une bonne récompense.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos Ayres, n. 232 et 234.

AVIS.

On demande un gargon de café.
S'adresser au café Labastido au Moelle.

La lithographie de monsieur Gielie a reprise toute son activité, sous la direction de la dame de la maison. En attendant que lui monsieur Gielie, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et destinées pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste aîné, maison Lavalleja, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandí, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard; ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Geres, rue de Buenos Ayres n. 158.

Le Gerant, Jb. REYNAUD.

Imprimerie Constitutionnel, Rue de las Cámaras No. 34.